## Extrait : Sabine : J’emballe Kannibal ! *Habel*, Le Seuil 1977, p. 83-85

C'est pourquoi elle lui avait demandé :

« Des cannibales, c'est ce que nous sommes, toi et moi ? » Elle avait dit ça. Elle fut aussitôt saisie d'une crise de fou rire. Mais c'était à cause de la tête qu'il dut faire, de l'air stupide, sans doute ennuyé, qu'il est sûr d'avoir pris en entendant ces paroles. Elle, de moins en moins capable de se retenir, répétait entre ses accès d'hilarité :

« Des cannibales ! Dis pas non ! »

Habel pensa alors : peut-être qu'elle n'en est pas convaincue elle-même. Mais si elle en était plus sûre, si elle le savait, si elle s'en rendait compte une seule fois, elle n'en serait pas peu fière.

Aujourd'hui il comprend pourquoi elle lui posa cette question et poursuivit, se calmant un peu, mais tenace :

« Tu le savais déjà ! Dis-le, que tu le savais mais que tu ne voulais pas l'avouer, ne voulais pas montrer que tu le savais. »

La raison, il la voit clairement à présent : comme elle le faisait pour un tas de choses et aurait continué même sous la torture, alors que c'était elle qui savait tout, mais toujours de cette manière qu'on a de ne pas savoir. Comme elle le fait encore, comme elle continuerait encore. Même sous la torture.

« Bien sûr que si ! Bien sûr que tu le savais déjà ! insistait-elle. Mais pas des cannibales ! ajouta-t-elle comme on tire un coup de fouet. Pas des cannibales : des kannibaux ! Ce sont des kannibaux, les gens comme toi et moi. C'est pas la même chose. Tu ne sais rien. »

Elle se pencha au-dessus de lui et le considéra sous le nez. Il était assis sur le lit, appuyé sur ses coudes : il se laissa aller un peu plus en arrière. Mais elle se rapprocha encore, s'inclina encore, lui répéta encore en pleine figure :

« Des kannibaux ! Des kannibaux, ignare! »

Et pour qu'il comprît tout à fait, elle s'empara de son bâton de rouge puis, sur la glace de l'armoire, alla tracer :

J'EMBALLE KANNIBAL !

Il la connaissait. Il savait déjà comment elle parlait. Mais il le sait encore mieux maintenant. Il faut qu'elle retourne tous les mots comme des gants, chaque mot doit devenir un mot à elle, chaque mot, sa propriété et chacun, pour avoir la chance d'être à son service, en couvrir un autre, tenir un autre en réserve, un diable dans sa boîte.

Il n'invente rien. Ainsi : *beaucoup* n'existe pas dans son vocabulaire. Elle dirait plutôt : « Le monde finalement, ça fait au total un tapaillon de cons. »

*Tapaillon,* c'est ça *beaucoup.* Pourquoi ? Parce que (lui avait-elle appris elle-même) *bataillon* entendu par une gamine n'avait pu donner autre chose.

Il passe encore son temps à traduire, à chercher le mot qui se cache sous un autre quand c'est elle qui parle et il faut qu'il se débrouille tout seul le plus souvent.

Ce nom-là, Kannibal, elle allait le préférer désormais, le lui coller dessus, il le sut du premier coup et ça ne rata pas. Mais ça n'avait pas d'importance. Si elle allait l'appeler Kannibal, oubliant son vrai nom, qui n'était peut-être pas aussi vrai que ça au fond, si ne s'en souciant pas, ne sachant rien de lui et décidée à n'en rien savoir, elle ne voulait savoir qu'une chose, leur amour et rien d'autre, ça n'avait pas d'importance, c'était ce nom-là Kannibal qui lui conviendrait le mieux. Elle aussi avait balancé par-dessus bord sa vie d'antan, toute une vieille soupe réchauffée, même si elle n'en causait pas plus que lui de la sienne. Elle poursuivait des études, gagnait de l'argent même et n'avait besoin de personne. Elle aussi pouvait se passer de nom, s'appeler Kannibale et rien de plus mais moins pour ça que pour son appétit, cette gloutonnerie dont dès cette époque elle s'est montrée capable, et qui lui ferait dévorer n'importe quoi, n'importe qui, régurgiter et redévorer autant de fois qu'il le faudrait pour calmer sa faim.

C'est pourquoi il n'a pas cessé, depuis, de se demander justement :

« Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Qui dévorera l'autre, l'avalera tout cri ? Elle ? Moi ? Elle, au train où ça va. »

Une question qui s'ajoute à toutes les autres, une phrase semblable aux autres et pas plus qu'elles nécessaire ou décisive. Ils vivent depuis le premier jour, Sabine et lui, ils s'aiment comme des créatures dues chacune à la création de l'autre, et la race qu'à eux deux ils forment depuis ce jour-là est comme une race due à leur unique collaboration. C'est ça. De corps, d'esprit, de langue, une race différente. Par la façon aussi d'aller dans la vie, de fumer, de marcher, de se taire, de se coucher; par la façon de se regarder, de s'entourer des bras l'un l'autre puis de regarder cette vie l'un par-dessus l'épaule de l'autre.

Des fois que l'avenir s'annonce avec nous, se prend à penser Habel par moments. Des fois qu'il aboutit en nous, au lieu que Lily et moi nous étions de simples humains. Ce serait drôle, si c'était ça, si c'était la vérité, ou ce qui s'en rapproche le plus.